

une valse à 100 temps

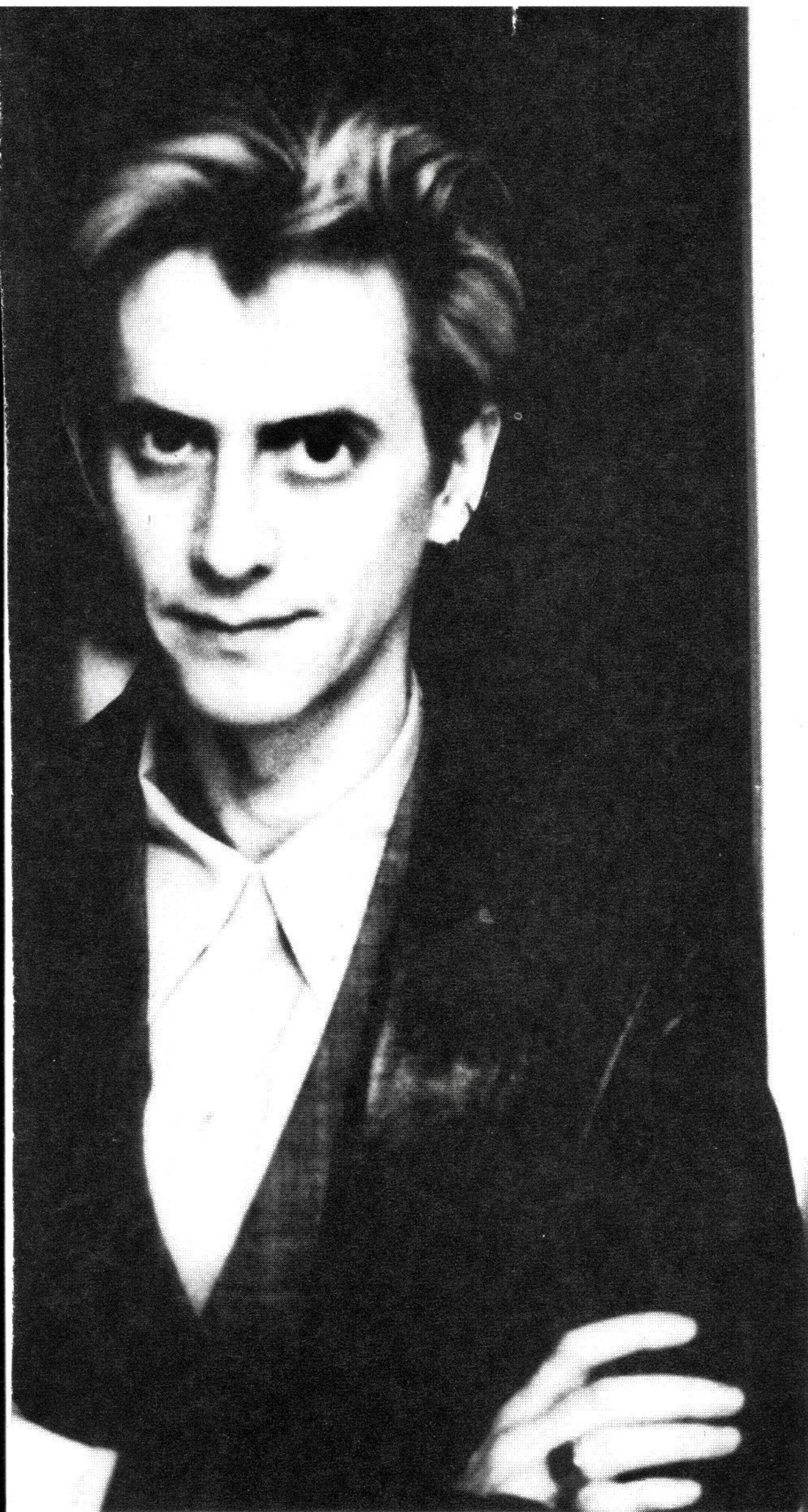
On le connaissait depuis longtemps comme songwriter et leader de groupes de rock. Aujourd'hui, **Théo Hakola** assure un virage réussi en livrant un premier roman singulièrement ambitieux. Une *Route du sang* qui passe par l'Amérique, l'Espagne, Paris, et par tous les registres de la fiction pour embrasser un siècle d'histoire collective et familiale.

Au nord-ouest des Etats-Unis s'étend une région fertile en fantômes. A la lisière du Canada, de l'Idaho et de l'Etat de Washington, les sombres futaies de *Twin Peaks* hébergent un monde de spectres ; dans un réjouissant roman de Sherman Alexie (*Reservation Blues*), l'esprit de Robert Johnson a débarqué un beau matin de 1995 à Spokane, chez les Indiens Cœur d'Alene. Aujourd'hui, en levant, à Spokane encore, le voile sur quelques crimes oubliés de l'Amérique amnésique, *La Route du sang* tire de leur sommeil d'autres revenants inconsolés. Dont la rage traverse le siècle et les continents pour irriguer un premier roman voyageur et vengeur.

Au terme d'une lettre, un personnage évoque longuement *Don Quichotte*. Et, à sa manière, le livre de Théo Hakola témoigne d'une intrépidité aussi anachronique que celle prêtée par Cervantès à son chevalier errant. Loin des premières œuvrettes sagement linéaires et inlassablement introspectives, *La Route du sang* jette un vertigineux viaduc entre les frasques formelles des grands écrivains des années 20 et la pétulance punk des années CBGB's. Dans une vie antérieure, Théo Hakola, Américain de Paris, fut le leader de groupes de rock assez cotés, Orchestre rouge puis Passion Fodder. Cité dans le roman, un de ses refrains d'alors, "c'est du sang wobbly qui me coule dans les veines", renvoie prestement au plus célèbre wobbly des lettres américaines, le Fainy McCreary du 42^e Parallèle de John Dos Passos, "rebelle par le sang et la naissance". Chez Dos Passos, McCreary, rédacteur en chef d'un journal ouvrier, partait participer à

la valse des révolutions mexicaines. Mais si les flamboyants Pancho Villa et Emiliano Zapata étaient voués à faire le bonheur d'Hollywood, les *International Workers of the World* ont, à l'exception de Joe Hill, infiniment moins stimulé les cinéastes. Trop peu de sombreros, pas assez de señoritas cachant des volcans sous leurs jupons. Et, surtout, pas la moindre trace de happy-end. Car c'est dans un camp de concentration primitif, un "enclos à bestiaux" doublé d'un nid à pneumonies, que prend racine en 1899 *La Route du sang*. Les pauvres hères parqués sont des mineurs soupçonnés de vouloir dynamiter la prospérité naissante pour allumer une guerre des classes en Amérique ; Pirjo, l'épouse de l'un d'entre eux, se laisse séduire par Big Bill Haywood, agitateur patenté également présent chez Dos Passos, et l'un des deux Américains enterrés au Kremlin. Sur les bords d'une rivière à truites prend ainsi naissance la légende du "sang wobbly". Peter, alter ego mythomane d'Hakola, s'imagine être l'arrière-petit-fils de Big Bill ; commencée sous forme de soliloque, son histoire bifurque vers la troisième personne, croise le "flot de conscience" de Pirjo nonagénaire et balaie un siècle d'histoire, familiale et nationale. Après quoi *La Route du sang* sinue d'un personnage à l'autre, s'enrichit de leurs rêves, souvenirs, hallucinations, missives et poèmes. En multipliant les ruptures de ton, les variations de point de vue et les voyages dans le temps, Hakola erre parfois du côté du roman-usine, avec monte-charge thématique, passerelles narratives voyantes et tuyauterie idéologique bruyante. Mais *La Route du sang* carbure à l'énergie colère, et fait entendre une

voix révoltée devenue rare dans le jeune roman américain. Exilée en Californie (qu'elle rebaptise "Crétinie"), une Française y qualifie de "BD" les productions de "la brigade littéraire postado branchée... Bret Easton Ellis et Cie". Hakola, qu'on interroge sur le sujet, enfonce le clou : "Je déteste Bret Easton Ellis. C'est carrément épidermique, tripal. Je le trouve dépourvu d'intérêt et franchement abject. Rien que la façon dont il traite les femmes..." Au cynisme en Prada des littérateurs yuppies, Hakola préfère l'ironie écorchée. Et s'autocaricature en St Pete, Américain idéaliste déterminé à faire "la chose juste" – mais parfaitement capable de disséquer ses états d'âme avec un masochisme ne demandant qu'à virer au nombrilisme. Car il ne faut pas réduire *La Route du sang* à un roman politique : ici, politique et sentiment sont les frères siamois d'une même quête existentielle, romantique, d'un idéal dont la condamnation n'en finit pas de sonner au fil des pages. A force d'histoires d'amour ratées, de rêves qui, frottés au réel, font entendre qu'ils n'ont guère de place en ce bas monde, *La Route du sang* devient le roman du désespoir le plus terrassant. Nourris par les légendes de l'Ouest, les trois personnages centraux sont ainsi des héros ratés, affligés d'un goût pathologique pour les causes perdues. Jaska est "un antifasciste prématuré", parce qu'il a pour modèle un Indien Nez Percé, Chief Joseph ; Miguel Angel l'Espagnol s'imagine lançant "une razzia



apache contre les longs couteaux” et Peter le poète se prend pour Crazy Horse, chef de guerre sioux. D’une génération à l’autre, d’Idaho en Andalousie, un même romantisme anime des héros qui ont fait vœu de “changer le monde”; la guerre civile espagnole fait même irruption avec *La Ballade du Zorro andalou*, où un godelureau alcoolique et incestueux se mue en justicier calamiteux. En orchestrant ainsi une grande valse de la politique, du sexe et de la mort, Hakola jongle avec les registres : lyrisme, grotesque, pornographie. Et offre au lecteur quelques décollages instantanés. Une phrase anodine, “comment garder l’amour en vie”, se traduit spontanément en “to make love stay”, autrefois le refrain de *Not waltz away* : une chanson épatante qui, vers la fin des années 80, figura au sommet de notre hit-parade estival.

“Je déteste Bret Easton Ellis. C’est carrément épidermique, tripal. Je le trouve dépourvu d’intérêt et franchement abject.”

Au royaume des songwriters, Hakola ne s’est jamais contenté de faire de la figuration – enfin commenté, son *Not waltz away* devient encore plus intéressant : “C’était un hommage au *Not fade away* de Buddy Holly, mais ça parlait également de l’amour entre Julien Sorel et Mathilde de *La Mole*.” De Stendhal au plus génial fils de Lubbock, Texas, l’inspiration d’Hakola serpente entre chanson et littérature. Une multitude d’échos et de citations (de Robert Johnson à Scott et Zelda Fitzgerald, du Velvet à Shakespeare) entraîne ainsi le roman vers d’éberluants horizons. Et, en dépit des réticences de l’auteur envers l’autofiction – “c’est malheureux la place dominante que cette écriture prend en France” –, les spirales de sa vaste fresque historique dévoilent une émouvante autobiographie rock. Comme la Jenny de Lou Reed, dont transistor et rock’n’roll ont “sauvé la vie”, Peter, “collé à la radio dès l’âge de cinq ans”, échappe au provincialisme des “pelouses vertes et des églises allègrement pleines de l’Amérique moyenne” et s’enflamme pour des voyous briseurs de tabous : les Troggs, les Them ou les Sonics. Ensuite, Bob Dylan et Jimi Hendrix affolent le poulx d’un adolescent dont l’histoire familiale porte les stigmates de la dépression, économique ou sociale. De tous les fils tissés dans un livre crânement complexe, celui qui mène ainsi de “la batterie de Get off of my cloud” aux hymnes irascibles des Clash brille alors d’un éclat tout particulier. En dépit de la mélancolie de derniers chapitres abandonnés aux ombres du passé, *La Route du sang* n’est pas uniquement celle de l’hérédité ou d’un siècle semeur

de charniers ; c’est aussi la généreuse artère qui charrie ici poésie et sensualité. Car si l’histoire fournit à Hakola la chair de son roman, c’est bien sa sensibilité rock qui en fouette le sang.

Bruno Juffin

La Route du sang (Le Serpent à Plumes), traduction de l’américain par l’auteur avec le concours d’Emmanuelle Bayamack-Tam, 378 pages, 129 F.

extraits sur

Inrocks.com
le guide culturel